

# L'esprit de l'armée et les souvenirs de la mobilisation

Autor(en): **Vallière, de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **66 (1921)**

Heft 3

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-340427>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## L'esprit de l'armée et les souvenirs de la mobilisation.

Il a été souvent question, ces dernières années, du mécontentement (*Misstimmung*) qui régnait soi-disant dans les troupes mobilisées. Ce sujet a fourni aux journalistes matière à d'innombrables articles, aux politiciens de faciles succès oratoires ; le Parlement en a discuté, le général Wille a lancé dans le débat une brochure sur « La joie de servir » (*Dienstfreudigkeit*). Les esprits se sont enfin calmés avec la démobilisation. Mais il y aurait là un problème de psychologie militaire intéressant à étudier, sans passion ni parti-pris.

Les causes du mécontentement ont été trop souvent énumérées pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Quantité de brochures et de conférences ont cherché à établir les responsabilités de ce malaise. Les uns ont exagéré ou envenimé la discussion, d'autres ont essayé d'être objectifs. On a donné les causes les plus diverses à la dépression morale de la troupe : le « drill », la question des congés, le manque de tact de certains officiers, les « affaires militaires », les difficultés économiques. D'une façon générale, le public non militaire a rendu le commandement de l'armée et le corps d'officiers dans son ensemble responsables de l'état d'esprit du soldat, sans jamais se demander si « l'arrière » n'avait rien à se reprocher.

Ceux qui ont vécu avec la troupe savent l'effet déprimant que produisaient sur les hommes la lecture des journaux, presque toujours mal renseignés sur les choses de l'armée, ou les appréciations des civils sur notre politique intérieure. Il peut être intéressant de relever ici l'opinion du regretté colonel Audeoud (*Tribune de Genève*, 30 août 1917) : « Vivant de sa vie propre, l'armée se trouve en partie soustraite à l'influence de la vie politique. Rentrés chez eux entre deux services de relève, officiers et soldats se sentent un peu dépaysés au milieu des luttes d'intérêts, des compétitions locales

et de l'agitation qui gagne parfois les esprits. Ils ne s'associent pas aux jugements passionnés et absolus, aux manifestations violentes. »

« Lors des graves affaires qui ont agité l'opinion suisse, l'attitude de l'armée a été d'autant plus remarquable que les tentatives de la décourager et de la détourner de ses devoirs n'ont pas manqué. La série des « affaires militaires » a semé l'inquiétude dans le peuple, on peut se demander si tout le bruit fait autour d'elles n'est pas hors de proportion avec leur importance. Une atmosphère de méfiance est née, qui nuit à l'ensemble du corps d'officiers. »

En fait, les permissionnaires rentraient souvent de congé en proie au plus noir découragement, doutant d'eux-mêmes, de leurs chefs, de la patrie, de tout, pour avoir entendu, chez eux, critiquer pour la centième fois les méthodes « prussiennes », les injustices, l'état-major, et subi l'énumération des fautes commises jusqu'au blasphème final du « drapeau souillé ». Les irresponsables qui ont prononcé ou écrit cette infamie du « drapeau souillé » ne savent pas le mal qu'ils ont fait ; s'ils le savent, ils sont méprisables. Ils ont jeté dans les cœurs simples des germes de révolte, au moment où la foi et la discipline étaient particulièrement nécessaires. Aussi, il arrivait que des soldats préféreraient rentrer au corps avant l'expiration de leur congé ; excédés par tout ce défaitisme, ils déclaraient tristement à leurs officiers : « Ils sont tous devenus fous, par chez nous ! » Il leur fallait quelques jours pour se reprendre, au milieu des camarades, dans le rang, pour que la vie calme et réglée du service remît un peu d'ordre dans leurs idées et que la confiance revînt.

Il y avait aussi les énergumènes qui haranguaient les soldats dans les cantonnements, à la pinte, en wagon : antimilitaristes-bourgeois, pacifistes, profiteurs de guerre, tire-au-flanc, déserteurs et réfractaires étrangers. Je ne résiste pas à citer une page lamentablement vraie, du lieutenant Quinche, dans *La Frontière*, récit douloureux qui illustre avec éloquence la lâcheté et le cynisme de certains milieux<sup>1</sup>.

Un fusilier neuchâtelois, dont la femme vient d'accoucher,

<sup>1</sup> Eug. Quinche. - *La Frontière*. Ed. Spes. - Lausanne. page 107-109, 1918.

part en congé. A la première station, un individu élégant, une serviette jaune sous le bras, monte dans le wagon et vient s'asseoir en face du soldat.

« ...Allumant une cigarette à bout doré, il demanda d'un ton supérieur :

— Alors, ça va ce service ?

— Oh ! pas trop mal ! C'est le service, quoi !

L'autre se mit à rire :

— On voit ça : du drill et du pas cadencé ; tout à la prussienne !

Gauthier resta interdit. Il sentait vaguement qu'il aurait été lâche d'approuver... il répondit évasivement :

— Ces temps, on n'en fait pas tant. On est aux postes.

— Tout ce que je sais, c'est que je suis content de ne pas en faire. Ils ont voulu me prendre... j'avais un certificat corsé ; rien de fait ! Ah ! non, tout de même, pas si bête !

— Il en faut quand même, répliqua Gauthier.

— Qu'on garde la frontière, je ne dis pas. Mais faire les guignols toute la journée ! Traiter les hommes comme ils les traitent ! Oh non alors ! Et puis, pour qui ? Pour une bande de Boches comme ils sont à Berne ! Ce n'est qu'un tas de vendus, rien d'autre ! On l'a bien vu dans l'affaire des colonels !

Gauthier ne répondit pas : il avait lu les journaux, il ne pouvait nier. Mais il sentait pourtant que l'autre était injuste, et il ne trouvait aucun argument pour formuler son malaise. L'inconnu continua :

— Ce que je ne comprends pas, c'est que les soldats marchent encore. Depuis le temps qu'on les traite comme des chiens ! Mais, gare, après la guerre, quel coup de balai !... Quand on voit ces officiers qui font la noce toute la journée ! Des flemmards, des gens qui ne sont pas capables d'autre chose. Et les soldats qui attrapent six mois de prison pour rien ! On devrait se révolter, je vous dis ! Enfin, moi, j'ai pu m'en tirer les pieds, c'est tout ce que je demande ! J'ai autre chose à faire qu'à perdre mon temps pour eux !

— C'est sûr que ce n'est pas juste... c'est comme partout ! Qu'aurait-il pu dire ? Le civil parlait haut, d'autres gens

l'écoutaient, favorables, et Gauthier, à côté de lui, se sentait étrangement diminué, presque nigaud, comme s'il s'était, quatre ans de suite, laissé prendre à un même piège. Il chercha dans ses souvenirs. Il vit qu'il avait donné à l'armée les meilleurs de ses jours, qu'il avait peiné, supporté toutes les fatigues, enduré toutes les privations. Tout ça pour que le premier civil venu, pour qui la guerre n'existait pas, le traitât en naïf, avec cette sorte de dédain ironique qui le blessait. Et puis, ce n'était pas vrai, ce qu'il racontait, il le savait bien. Mais comment lui répondre sans passer pour fou ?

L'homme se prépara à descendre. Il dit encore :

— Pour moi, ça m'est égal ! Mais souvenez-vous de ce que je vous dis : c'est un tas de vendus, rien d'autre !

Gauthier fut seul. Il avait fait cinq mobilisations, et sa femme avait accouché, pendant qu'il y était...

Et c'était là sa récompense ! »

Ce dialogue dévoile et explique tout un côté de la question du mécontentement dans l'armée. Nous avons eu notre propagande défaitiste, d'autant plus redoutable que les socialistes n'en étaient pas les agents principaux.

La récompense, tardive il est vrai, est venue tout de même. La peur de la révolution a fait apprécier l'armée protectrice de l'ordre. En novembre 1918, les soldats sont devenus les enfants gâtés du public, ils ont connu les foules enthousiastes et les acclamations réservées, jusqu'alors, aux grands blessés et aux internés étrangers.

Il y eut cependant, dans notre armée, dès 1917 et surtout au printemps 1918, des tentatives de désorganisation assez sérieuses pour ébranler l'autorité militaire. Un mouvement, d'inspiration socialiste cette fois, se propagea dans deux divisions. Des agents provocateurs guettaient les moments de découragement des hommes. Des troupes de Bâle, de Schaffhouse, d'Argovie et de Zurich, qui comptaient parmi les plus sûres, donnèrent des signes de démoralisation. La maladresse d'officiers trop peu en contact avec leurs hommes et sans énergie au moment critique, causa de pénibles incidents. Des groupements se formèrent ; les officiers en étaient exclus. Les « fédérations de soldats » (Soldatenbund), sans couleur

politique au début, étaient animées de sentiments patriotiques sincères, mais elles portaient en elles tous les germes qui amènent infailliblement la décomposition d'une armée. Elles étaient exposées à devenir la proie des éléments douteux. Leur existence fut, heureusement, trop éphémère pour leur permettre de nuire. Interdites par un ordre énergique du général, les fédérations ont disparu sans laisser de traces. Du reste, le bon sens du soldat le rendait méfiant, instinctivement, à l'égard de ces organisations équivoques.

En somme, sans nier qu'à certains moments, et dans certaines troupes, il y a eu des causes réelles de mécontentement, on peut prouver que souvent la mauvaise humeur a été provoquée par l'état d'esprit de l'arrière et artificiellement entretenue par une presse mal renseignée et sans scrupules, qui n'était pas toujours socialiste.

Nous assistons actuellement à un revirement caractéristique. Il semble que la « joie de servir » ne soit pas près de s'éteindre. Les souvenirs de la garde des frontières, dorés par l'éloignement, ont cimenté un esprit de corps tenace et fidèle, qui a donné une âme aux unités. Deux ans sans cours de répétition n'ont pas affaibli les liens qui unissent les officiers à leurs hommes et les soldats entre eux. Des groupements plus complets, plus désintéressés que les fédérations, se sont normalement formés. Beaucoup de compagnies, d'escadrons, de batteries sont devenus les vraies associations militaires, fraternelles et populaires qu'il faut à notre armée. Déjà pendant le service actif, quelques unités ont eu des réunions régulières entre chaque relève, ce qui est la meilleure preuve d'un bon esprit. Je cite au hasard la cp. fus. IV/79, la cp. fus. I/64. Les unes ont fondé des journaux qui paraissent, en général, une fois par mois, d'autres ont publié leur histoire de cinq années de mobilisation.

En Suisse romande, il s'est formé de vastes associations, comme la « Nationale des soldats suisses », à Lausanne, qui a son journal : *Le Soldat Suisse*, et organise des tirs, des courses, des conférences. Tous les grades d'officiers y sont admis. A Genève, la société « Pro Helvetia » a inauguré récemment le monument aux soldats de Genève morts au service de la

Patrie. Son *Bulletin* imprimé donne des souvenirs de service, des études sur des questions techniques, militaires et sportives. Ces sociétés ont des fanfares, des batteries de tambours, forment des équipes de skieurs, de tireurs pour les concours, et comptent des milliers de membres de toutes les armes.

En Suisse allemande, on préfère le groupement par unités.

Chaque jour, les archives de l'armée s'enrichissent de journaux, d'historiques et d'albums-souvenirs qui sont de précieux documents. Ces brochures, éditées avec soin, abondamment illustrées, sont le résumé des joies et des peines d'une compagnie, d'un bataillon ou d'un régiment. Le texte en est dépourvu d'artifices, presque toujours écrit par un soldat ou un sous-officier, et préfacé par le commandant de la troupe.

Tous ces récits sont imprégnés du plus réconfortant optimisme. On y trouve, à côté de dessins humoristiques, de la grosse gaîté de caserne, des pages émouvantes, des descriptions pittoresques, des essais poétiques, des naïvetés charmantes et, souvent, une compréhension profonde et intuitive de la nature. On sent l'immense bénéfice que tous ont retiré de ce contact permanent et étroit avec la terre, avec le sol de la patrie dont ils ont découvert avec ravissement les aspects multiples. Le Jura, le Tessin, les Grisons suscitent, tour à tour, l'enthousiasme des narrateurs. Les horizons immenses contemplés des hauts passages des Alpes, les vallées de la Suisse italienne qui descendent vers les lacs bleus enchâssés dans les collines rousses, les combes du Jura, d'où l'on entendait le bruit énorme de la bataille toute proche, tant de fortes impressions, de fatigues, de factions solitaires, de défilés au son des fanfares, ne s'effaceront plus de la mémoire de ceux qui ont vécu à l'ombre du drapeau, de 1914 à 1919.

Dans ces pages sincères, les soldats se retrouvent avec leurs défauts et leurs qualités, les chefs y sont dépeints avec sympathie. Si, par hasard, des civils sceptiques ou indifférents lisent ces récits, leur surprise sera grande de rencontrer tout ce bon vouloir, cette compréhension mutuelle, cette gaîté. Le fossé qui devait séparer l'officier du soldat n'était donc qu'une légende !

L'histoire de la compagnie IV/52 se termine par ces mots, que l'auteur, simple fusilier, adresse à ses camarades :

« J'espère, chers amis, que ce petit livre vous aidera à revivre les jours passés ensemble à la frontière. J'ai esquissé la silhouette de quelques-uns de nos copains, vous retrouverez vous-mêmes les autres. Vous évoquerez leur image connue, en pensant à tel poste-frontière, à telle manœuvre pénible. La rude et belle vie de ces années sous les armes repassera devant vos yeux, tandis que défile la IV<sup>e</sup> compagnie et, à sa tête, notre capitaine, celui qui, infatigable et avec sa volonté de fer, a fait de nous la IV du 52. »

A travers tous les récits transparait un sentiment de fierté. Fierté légitime du soldat qui suit les progrès accomplis, compare ses muscles, sa résistance, la souplesse de l'unité sur le terrain, la précision des mouvements, avec l'entraînement individuel et collectif si imparfait des premières semaines de service. Le soldat fait avec complaisance le bilan des résultats atteints. On lit dans les souvenirs de mobilisation du régiment de carabiniers 12 :

1<sup>o</sup> Nous avons protégé le pays (c'est la meilleure récompense de nos efforts).

2<sup>o</sup> Nous avons fait des progrès incontestables, et, cette fois, ce ne sont pas les phrases banales des critiques de manœuvres. Des chiffres le prouvent :

a) Aptitude à la marche : grâce à un entraînement méthodique, nous pouvons faire des étapes de 50 à 60 km. avec paquetage complet, en tous terrains, sans un seul traînard (suivent des exemples).

b) Résultats de tir : au concours de tir de la division, 3 compagnies de notre régiment se sont classées en tête, avec une moyenne de 216, 207 et 207 points sur 100 cartouches (maximum 300 points sur cible B), etc.

L'exposé des prouesses du régiment se poursuit, dans d'autres domaines. L'esprit de corps, sans vantardise ni exclusivisme, développe la confiance.

La connaissance du pays et de sa population a été un des grands bénéfices des services de relève. Lisez avec quelle nostalgie les carabiniers de la deuxième division évoquent le souvenir du Tessin, avec quel lyrisme débordant ils décrivent



les yeux noirs des filles du Ceresio. Le jour du départ, quand les troupes sont rangées le long des quais d'embarquement, de Lugano ou de Bellinzona, les soldats chantent un adieu au pays qu'ils quittent à regret. Avec leur persévérance de Suisses allemands, ils ont appris à chanter en italien et, comme ils ont de bonnes voix et le sentiment de la musique, la foule les acclame avec frénésie. Les trains s'ébranlent et disparaissent vers le nord aux cris de *Evviva il Ticino ! Evviva la Svizzera !* Et l'histoire rapporte que dans les wagons, bien des carabiniers s'essuyaient les yeux, et même des officiers, en regardant fuir le Tessin dans la chaude lumière du soir.

Ces temps sont passés, mais la chronique de la cp. I/64 nous apprend, dans son numéro de janvier 1921, que l'habitude s'est prise de réunir « la grande famille » deux fois par an — la compagnie entière : officiers, sous-officiers appointés et soldats, femmes, mères, sœurs et fiancées. Tout ce monde s'embarque sur un des vapeurs du lac de Zurich, les commandants du régiment et du bataillon sont de la partie, la musique du bataillon, au complet, joue ses plus beaux airs. On dîne à Ufenau, ou à Rapperswil. Le capitaine prononce quelques paroles senties. Il y a des productions, un souffle fraternel passe. Les recrues de la compagnie sont présentées à l'assistance, elles viennent de la caserne de Hérisau, leur commandant d'école leur a donné congé pour la journée. Ainsi les jeunes soldats qui n'ont pas été à la frontière se sentent déjà de la famille et sont élevés dans la tradition. Avant de repartir, on donne une pensée aux camarades morts pendant la mobilisation. Voilà comment le bon esprit se maintient dans la 5<sup>me</sup> division, malgré les violentes attaques des ennemis de l'armée — impuissants contre l'atavisme et le sentiment du devoir.

Tout cela est de bon augure. Les petits livres de bonne foi qui s'entassent aux archives de l'armée, venant de toutes les divisions, des forteresses, des troupes d'armée, de la landwehr et du lansturm, parlent le même langage clair qui réjouit le cœur. Ils sont un témoignage sincère des joies profondes que donne l'armée à ceux qui lui sont fidèles.

Major DE VALLIÈRE.

---

---

*Dernière liste des historiques, chroniques et journaux illustrés d'unités  
et de corps de troupes remis aux archives de l'armée.*

Régiment d'infanterie 22 (Bâle-Ville).

Füs. Bat. 69 (Zurich).

Bat. infanterie fort. 171 (Berne).

Füs. Bat. 41 (Lucerne).

Régiment artillerie camp. 8.

Cp. pionniers fort. 3.

Füs. Kp. IV/52 (Bâle-Campagne).

Carabiniers bâlois au Tessin (Kp. I/5).

Sch. Kp. II/8 (Appenzell).

Batterie 71.

Füs. Kp. IV/80 (St-Gall).

Füs. Kp. I/53 (Bâle-Campagne).

Füs. Bat. 44 (Lucerne).

Régiment de carabiniers 12 (Berne, Fribourg, Soleure, Bâle,  
Argovie).

Journal illustré de la Cp. IV/79 (St-Gall).

Das Negerblatt, chronique de la Cp. I/64 (Zurich).

Am Umbrail. Cp. IV/82 (St-Gall).

---